

## SECOND SERMON

## SUR L'INCRÉDULITÉ.

## CRIME DE L'INCRÉDULE.

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (*Joan. xx, 27.*)

FAUT-IL revenir encore à l'incrédulité? Oui, mes Frères, et ce n'est pas pour la dernière fois; nous l'avons précédemment convaincue de folie, nous devons maintenant la convaincre de crime; car l'incrédule ne se vante pas seulement d'être le sage par excellence, il se donne encore pour le véritable homme de bien. Si vous l'en croyez, la religion ne fait qu'affaiblir les vertus morales, en y joignant, dit-il, certaines vertus théologiques ou mystiques, qui, selon lui, produisent l'hypocrisie et le fanatisme, et entraînent à leur suite des illusions et des excès que la raison éclairée du philosophe ne peut souffrir. Lui seul, ajoute-t-il, ramenant tout à la nature et à l'intérêt bien entendu de la société humaine, et laissant les pratiques minutieuses d'une piété qui ne lui paraît propre qu'à troubler les cerveaux faibles, et à exalter les imaginations ardentes, lui seul connaît les vrais devoirs de l'homme, et pose la règle des mœurs sur sa légitime base: c'est à lui de régénérer le monde; et s'il en était le maître, on verrait bientôt régner partout le bonheur avec la vertu.

Je viens aujourd'hui répondre à cette nouvelle prétention, en exposant les principes de l'incrédulité philosophique, et ses œuvres; en montrant l'esprit qui l'anime, et prouvant qu'elle n'est pas moins l'ennemie des hommes que de Dieu, de la société que de la religion, pas moins criminelle et funeste, qu'aveugle et insensée. Tel est le sujet de ce discours, que je renferme tout entier dans ce seul mot: crime de l'incrédule.

Je vous supplie, mes Frères, de me donner toute votre attention, et de bien remarquer les preuves sur lesquelles j'appuie tout ce que j'avance. Je ne me livrerai à aucune exagération, à aucune déclamation vaine; mais je ne dissimulerai aussi aucune vérité, quelque forte et accablante qu'elle soit; ce n'est point la passion, mais un zèle sincère qui me fait parler. Je me propose, moins encore de rendre l'incrédulité odieuse, que d'éclairer et de désabuser l'incrédule, en lui laissant voir tout le danger et tout le venin des doctrines dont il s'est laissé prévenir.

O Esprit divin! touchez les cœurs, pendant que ma voix frappera les oreilles; et ne permettez pas que cette parole, qui est la vôtre, retentisse inutilement dans cette enceinte. — *Ave, Maria.*

Où donc est mon crime, nous dit tous les jours l'incrédule? Il se peut que je sois dans l'erreur; mais, après tout, serait-ce là un tort impardonnable, et mériterait-on les vengeances éternelles de Dieu pour s'être trompé?

C'est ainsi qu'il prétend se justifier. Mais écoutez, mes Frères, ce que j'ai à lui répondre. Je pourrais lui dire d'abord, que son incrédulité est bien moins une erreur de son esprit qu'un effet du dérèglement de son cœur. Eh! je vous le demande, quel est l'homme de bien, quelle est l'âme chaste, vertueuse, innocente, qui ait songé jamais à douter qu'il existe un Dieu souverainement saint et puissant, créateur et maître de l'univers, auteur de la raison et de la conscience, premier législateur et juge suprême des hommes, qui



exige leur obéissance, qui a droit à leur culte, et qui, témoin invisible de leurs actions, réserve, après la vie, des récompenses à leurs vertus, et des châtimens à leurs crimes ? Jamais ces vérités si évidentes, et gravées par la nature même dans le fond intime de notre être, ne s'obscurcissent aux yeux de l'entendement, qu'après que les passions ont répandu dans le cœur leurs ténèbres les plus épaisses. Tant qu'on est fidèle aux devoirs que la religion impose, on la trouve belle, vraie, raisonnable, digne de croyance et de respect : c'est quand on s'est livré aux penchans qu'elle condamne, quand elle semble n'avoir plus pour nous que des menaces et des foudres, que l'on commence à se défier de l'infaillibilité de ses oracles, à contester l'autorité de ses préceptes, à se récrier sur l'incompréhensibilité de ses mystères. Ainsi, le vice précède, et l'infidélité suit. C'est ce que marque expressément l'Écriture : *Dixit insipiens in corde suo* (1). C'est aussi ce que confirme l'expérience la plus constante. Dans quel temps vit-on naître l'incrédulité parmi nous ? ne fut-ce pas à l'époque fatale de la décadence des mœurs ; lorsque les sentimens nobles et généreux, s'éteignant au sein d'une indigne mollesse, firent place à l'amour effréné du plaisir ; que le luxe et les dissolutions des grands et des riches ne connurent plus de bornes ; qu'on apprit à mettre sa gloire dans de honteux raffinemens de volupté, et dans l'audace à braver les bienséances et la pudeur ; que l'esprit de licence gagnant toutes les classes de la société, tous les liens des devoirs se relâchaient de jour en jour, et menaçaient enfin de se rompre ? Ce fut alors que, du sein de la corruption générale, sortit cette secte de prétendus sages, qui devait porter dans les esprits la dépravation qui était déjà dans les cœurs, en formant de l'iniquité une science, et de la perversité un système ; sapant avec art et méthode tous les fondemens de la morale, autorisant tous les désordres par de spécieuses maximes,

(1) Ps. XIII, 1.

canonisant le vice avec l'impiété, sous le nom de philosophie, et livrant au mépris la vertu avec la religion, sous les noms de superstition et de préjugé. Les maîtres de cette nouvelle sagesse furent notoirement des hommes pervers, dont les mœurs répondaient à leur doctrine. Les histoires authentiques de leur vie n'offrent qu'un tissu de scandales ; leurs correspondances privées, et leurs confessions publiques, dévoilent des infamies et des horreurs qu'on aurait eu peine à croire, si tout autre qu'eux-mêmes les eût racontées, la Providence voulant que la postérité apprît, par les témoignages les plus irrécusables, la vraie cause de leur haine forcenée contre l'Évangile. Mais si tels furent les maîtres, que faut-il penser des disciples ? Est-ce l'amour de l'honnête et du vrai qui leur a fait embrasser une doctrine dictée par l'esprit de libertinage et de mensonge ? Ah ! mes Frères, je ne veux me permettre aucun soupçon injurieux, aucune maligne conjecture. Mais s'il se trouve ici quelques-uns de ces infortunés adeptes de l'incrédulité, je le prie d'interroger en ce moment sa conscience, et d'en écouter la réponse. Personne que lui ne l'entendra ; qu'il soit franc avec lui-même. Où en est-il pour la chasteté et pour les autres devoirs ? Quels sont ses goûts et ses habitudes secrètes ? Avant d'abjurer la foi, n'avait-il porté aucune atteinte à la vertu ? Ce qu'il a cherché dans cette commode philosophie, n'est-ce pas avant tout un moyen d'éteindre la pointe du remords ? Ce qui la lui rend si douce et si aimable, n'est-ce pas la liberté qu'elle donne de tout faire, avec le droit de ne rougir de rien ? Ce qu'il lit avec le plus d'avidité dans les livres de ces moralistes philosophes, ne sont-ce pas précisément ces pages effrontées, qui outragent le plus audacieusement la pudeur, et font également la honte du lecteur et de l'écrivain ? Si la religion n'était pas plus opposée à ses penchans que les systèmes de ces hommes corrompus, la trouverait-il si fausse et si injuste ? Encore une fois, que sa conscience réponde. . . Elle a parlé ;



cela me suffit. Qu'il juge maintenant lui-même, si son impiété n'est qu'une erreur innocente, ou si elle n'est pas plutôt le fruit de plus d'un crime.

Je pourrais lui dire, en second lieu, que l'incrédulité est un crime d'une énormité toute particulière; car les autres désordres, quelque graves et répréhensibles qu'ils soient, peuvent s'attribuer plus ou moins à la faiblesse, à la surprise, à l'emportement de quelque passion violente qui aura troublé les sens et la raison. Ils laissent ou peuvent laisser dans le cœur un fond de respect pour la vertu et de crainte de Dieu, une disposition à revenir vers lui tôt ou tard par la honte, le repentir ou l'amour. Mais l'incrédulité est une rupture en forme avec le Ciel, une révolte ouverte et une déclaration de guerre contre la Divinité. Quel est, en effet, le langage de l'incrédule? Ecoutez-le, mes Frères, et frémissiez: «Je ne veux plus être sous la main de Dieu, comme un enfant sous l'autorité de son maître; je ne prétends pas toujours trembler, et me faire sans cesse des reproches à moi-même. Cette manière timide de faire le mal est trop humiliante; je veux me persuader et soutenir que le mal est le bien, que les penchans sont le devoir, et que les satisfaire c'est la vertu. Qu'on ne me dise pas que Dieu défend de les suivre, parce que je nierai, s'il me plaît, que Dieu existe; ou si j'avoue son existence, je répondrai qu'il ne doit pas se mêler de ce que je pense et de ce que je fais; que je suis libre et indépendant; que mon esprit, mes sens, ma volonté, m'appartiennent; que j'use de tout cela comme bon me semble, et que je ne suis comptable de mes actions qu'à moi-même. Qu'on n'ajoute pas que Dieu s'est cependant expliqué, qu'il a parlé aux hommes et leur a notifié ses lois par une révélation expresse: car je dirai que, s'il a parlé, je ne suis pas obligé de reconnaître sa voix, que je ne suis pas partisan des révélations, que, sans autre examen, je m'inscris en faux contre toutes, et que très-décidément je n'en admettrai aucune, à moins que Dieu

ne vienne en personne me l'apporter directement à moi-même. Qu'on n'espère pas m'intimider par la menace des châtimens qu'il prépare, dit-on, aux rebelles: car, premièrement je les brave, et en second lieu je proteste que Dieu est injuste et cruel, s'il me punit pour avoir suivi mes opinions et cherché mon bien-être comme je l'entends. Qu'on se flatte encore moins de me toucher, en me parlant de son amour et des récompenses infinies qu'il promet à ceux qui lui obéissent: car je ne lui demande rien; je ne veux ni de ses biens, ni de lui-même; qu'il m'oublie, afin que je puisse impunément l'oublier, et qu'il garde pour lui son éternité bienheureuse, pourvu qu'il me laisse jouir dans le temps des plaisirs que les passions procurent.» Ne vous semble-t-il pas, mes Frères, que ce langage impie est forcé, sorte du fond de l'enfer même? Eh bien! pressez tous les ouvrages de nos sophistes incrédules, exprimez-en toute la substance, jamais vous n'en extrairez autre chose que ce que vous venez d'entendre. Et l'on demanderait encore, si cette exécration audace est un crime! Ah! vous ne le demandez déjà plus. Cependant, mes chers Auditeurs, je n'ai fait jusqu'ici que préparer l'accusation de l'incrédule; c'est maintenant que je la commence. Je la réduis toute à deux chefs que je vais exposer l'un après l'autre, et pour lesquels je réclame toute votre attention.

Premier chef d'accusation: l'incrédule professe une doctrine douce à l'oreille et au cœur de tous les scélérats, favorable à tous les crimes, subversive des états et de tout ordre social, tendante à la destruction du genre humain. Développons avec ordre, et prouvons sans réplique tout ce que renferme ce premier chef.

Et d'abord, trouvez-moi, si vous le pouvez, un scélérat, un ennemi de Dieu et des hommes, qui n'aime à entendre qu'il n'y a aucune différence essentielle entre le vice et la vertu, entre les plus odieux attentats et les actions les plus saintes; que



tout ce que les générations ont cru sur un témoin invisible et un juge de nos pensées et de nos œuvres, sur une loi et une justice invariable et éternelle, sont des rêveries et des chimères; que tout ce que l'on peut avec impunité est légitime; que la conscience est un préjugé, et le remords une faiblesse; que les seuls mobiles de l'être raisonnable sont l'intérêt et le plaisir; qu'il n'existe pas d'autres biens, ni d'autres maux que ceux de la vie présente; et qu'à la mort, tout est égal pour jamais entre le méchant et l'homme de bien.

Allez, si on vous le permet, sur les places publiques, enseigner ces maximes à la multitude: ne serez-vous pas écouté avec transport par tout ce qu'il y a d'épouses adultères, d'enfans dénaturés, de sujets traîtres à leur prince, de ravisseurs du bien d'autrui, de meurtriers, de parricides? Armés par cette sublime philosophie, contre les reproches de leur conscience, contre les terreurs de la religion et cette honte naturelle qui accompagne le crime, que tous ces êtres pervers conçoivent d'une manière quelconque l'espérance d'éluder les lois humaines, ou de prévaloir contre elles par la force, ou enfin, qu'ils aient assez de courage pour braver l'échafaud et le coup presque insensible de la prompte mort qu'on y subit: quel frein pourra les arrêter? et à quel débordement de forfaits ne faudra-t-il pas s'attendre?

Hélas! ce n'est pas ici une supposition. Depuis que ces détestables dogmes sont si généralement répandus parmi nous, qu'avons-nous vu? Sans parler de ces vingt-cinq années de sang et de larmes, où l'impiété législative et souveraine a pu commander tous les excès; aujourd'hui même qu'elle ne règne plus, mais qu'elle fait encore circuler librement ses poisons, où en sommes-nous? De quels attentats retentissent les tribunaux, et quels récits viennent à tout instant épouvanter notre imagination et flétrir nos âmes? Les crimes de nos jours ne sont plus ni de simples violations de la foi conjugale, ni les dé-

sordres de quelque prodigue, ni des larcins, des fraudes, ou des homicides ordinaires; mais c'est, ô Ciel! que vais-je dire?... tantôt le lit nuptial ensanglanté par la main même de l'époux ou de l'épouse; tantôt le fils ou la fille déchirant le sein des auteurs de leurs jours; tantôt le père, la mère elle-même ôtant la vie... Je ne puis achever. O Dieu! ô nature! ô entrailles paternelles et maternelles! Qui donc a pu enseigner à des chrétiens ces forfaits monstrueux et presque inouïs, qui feraient frémir les hordes sauvages, et dont les tigres et les lions des forêts pourraient avoir de l'horreur? Qui encore a aiguisé les poignards de ces nombreux séides, qui, comptant pour peu ou pour rien de se plonger un peu plus tôt dans le néant, mais pour tout de satisfaire leur rage, méditent froidement des assassinats, dans la résolution de s'immoler eux-mêmes sur le corps palpitant de leur victime, et se glorifient de cette association philosophique du meurtre avec le suicide? Qui encore a instruit et formé, jusque dans les dernières classes du peuple, ces malfaiteurs d'une scélératesse savante et consommée, qui, chargés, convaincus des plus noirs attentats, paraissent fièrement devant leurs juges; se vantent d'avoir agi conséquemment à leurs principes; font parade de leur haine pour leur prince, pour l'ordre public, pour la religion, pour Dieu; semblent se jouer dans un labyrinthe inextricable de contradictions et de parjures, où ils embarrassent et confondent la justice; gardent jusqu'à la fin à leurs complices une détestable fidélité; couvrent le secret des complots d'un invincible silence, et, par l'orgueilleuse insensibilité avec laquelle ils meurent enfin, le blasphème à la bouche, changent en un nouveau et dernier scandale le supplice même qui devait être la réparation de tous ceux de leur vie? Qui encore une fois, nous a fait tous ces monstres? qui, mes Frères, si ce n'est cette grande maîtresse d'iniquité, cette abominable doctrine, qui anéantit toute la morale en la réduisant à une convention humaine



et arbitraire; qui étouffe tous les sentimens les plus purs et les plus tendres de la nature elle-même, en ne reconnaissant point d'autre nœud entre les époux qu'une union brutale; point d'autres liens entre les enfans et ceux qui leur ont donné le jour, que les besoins physiques du premier âge; point d'autre dignité dans l'homme, que celle qui convient au plus vil animal; ni d'autre devoir pour lui, que d'obéir à l'instinct de l'appétit et de la passion; ni enfin d'autre avenir à espérer ou à craindre que le néant? Il est donc vrai, d'abord, que l'incrédule professe une doctrine douce à l'oreille et au cœur de tous les scélérats, et favorable à tous les crimes.

J'ai ajouté: une doctrine subversive des états et de tout ordre social. Oh! mes chers Auditeurs, que nos pères étaient heureux, lorsque n'ayant point d'autre philosophie que celle qui est venue du ciel, voyant dans leur roi le représentant de leur Dieu, et dans son autorité souveraine une émanation de la puissance divine, ils se faisaient une religion, une gloire, un plaisir de l'obéissance, ne distinguaient point leurs droits de leurs devoirs, et vivaient dans la sécurité, la paix et la joie, sous le sceptre révérend des monarques les plus bienfaisans et les plus doux qu'il y eût dans l'univers! Qu'est devenu ce bonheur, et quel effroyable bouleversement a succédé à un si bel ordre, depuis qu'une autre philosophie bien différente, et sortie des enfers, est venue dire à la multitude, à cette multitude si aveugle dans ses desirs, si inconstante dans ses caprices, si terrible dans ses fureurs, et qui a besoin d'être contenue par des maîtres, comme les torrens par des digues, pour ne pas tout renverser et tout détruire: Toi seule es le souverain; loin que tu sois faite pour obéir, c'est en toi, et non en Dieu, qu'est la source même du pouvoir; ta volonté est la loi; tes ordres sont la justice; ceux qui te commandent ne sont que tes délégués et tes sujets; s'ils s'attribuent la souveraineté qui t'appartient tout entière, ils sont usurpateurs; s'ils t'or-

donnent autre chose que ce qui te plaît, ils sont tyrans; s'ils ne déposent leur autorité au moment où tu veux la reprendre, ils sont rebelles; tu es leur juge et l'arbitraire de leur sort; tu disposes à ton gré de la fortune publique, de la vie et des biens de chaque particulier, c'est-à-dire de chaque portion du grand tout qui es toi: voilà tes droits imprescriptibles; pour y rentrer, l'insurrection est le plus saint des devoirs; fallût-il, pour les reconquérir, sacrifier plusieurs générations et des millions d'hommes, un tel bien ne saurait être trop chèrement acheté? O hypocrite sagesse! ô furie implacable! qu'as-tu dit? Que de calamités viennent de sortir de ta bouche avec cette seule parole! Les vents furieux qui soulèvent les flots et remuent le fond des mers, n'agissent pas plus violemment les frères navires, que cette parole n'agit les empires et les royaumes. Que de factions! que de déchiremens! que d'horreurs! Je vois les colonnes du monde moral ébranlées, la société tout entière s'écrouler sur ses bases, des fleuves de sang couvrir la terre, les trônes renversés mêler leurs débris à ceux des autels; les institutions, les lois, les mœurs, les arts, la civilisation, s'abîmer tous ensemble dans le gouffre immense de la plus dévorante anarchie; des attentats!... O mes Freres! ne craignez pas que je renouvelle vos douleurs, que je retrace ici tout ce que vous voudriez pouvoir effacer, avec votre sang, de nos annales et de la mémoire des hommes; tout ce que le plus élément des rois a pardonné; tout ce que ses bienfaits et ceux de son auguste famille font oublier de jour en jour à la France; tout ce qu'un gouvernement sage et paternel travaille avec tant de zèle et de succès à réparer. Mais ne fallait-il pas montrer l'œuvre par excellence de l'incrédulité, ce grand œuvre qu'elle préparait, qu'elle annonçait avec tant de complaisance depuis un demi-siècle; que ses disciples ont exécuté en son nom, d'après ses principes et sur les plans dressés par ses maîtres; que d'autres disciples essaient en ce



moment, réussissent, hélas! peut-être, à renouveler chez d'autres grandes nations? . . . Eh! si le même Dieu qui a donné des bornes à l'Océan, n'en donnait aussi à l'inondation de ces exécrables doctrines, où s'arrêteraient les désastres? où, mes Frères? à la destruction entière du genre humain. Car tel devait être, enfin, le terme de cette régénération qu'une barbare philosophie nous promettait. Ne s'est-elle pas assez clairement expliquée? N'a-t-elle pas dit que le seul état qui convienne à l'homme, est celui de nature; et que cet état est la guerre de chacun contre tous, et de tous contre chacun; que, rendu à cette perfection primitive, l'homme de la nature, nu dans les bois, n'a d'autre soin que de satisfaire ses appétits et chercher son bien-être physique à tout prix; qu'il ne connaît ni père, ni enfant, ni épouse, ni frère, ni ami; que les autres hommes ne sont pour lui, que ce que les bêtes féroces sont les unes à l'égard des autres; que tout ce qui peut lui disputer une jouissance ou une proie, est ennemi; et que le plus fort doit déchirer le plus faible? Mais, qu'ai-je besoin de reproduire dans cette chaire toutes les abominables rêveries dont tant de livres sont pleins? Qui ne les connaît? qui ne voit que, dans cet état prétendu de nature, où nos sophistes voulaient nous conduire, les hommes se dévoreraient mutuellement, et le monde ne serait bientôt qu'un désert? il semble que l'ange exterminateur les ait lui-même inspirés. Et en effet, dans notre révolution, qui n'a été, je le répète, que l'exécution littérale de leurs théories et l'application rigoureuse de leurs principes, n'a-t-on pas vu quelque chose de fort semblable à une entreprise d'extermination générale, qui fut poursuivie avec une inconcevable persévérance, et une ardeur toujours croissante, pendant dix-huit mois entiers, et jusqu'au moment où la Providence, qui s'était enveloppée dans son secret, pour nous donner le loisir de reconnaître et d'expier notre délire, daigna se montrer enfin, dispersa les meurtriers d'un coup de foudre, et laissa respirer le genre humain?

Ainsi, grand Dieu, vous permettez quelquefois, pour punir les nations, que l'athéisme et les plus funestes erreurs, étendant sur elles leur ombre mal-faisante, les couvrent des plus épaisses ténèbres: *Posuisti tenebras, et facta est nox* (1); à la faveur de cette profonde et affreuse nuit, tous ces monstres indignes du nom d'hommes, qui s'assimilent eux-mêmes aux bêtes farouches dont ils envient le sort et surpassent la férocité, sortent en foule des repaires où ils se cachaient: *In ipsâ pertransibunt omnes bestiae silvæ* (2); semblables à des lions affamés, ils fondent en rugissant sur la société, pour la dévorer comme une proie: *Catuli leonum rugientes, ut rapiant, et quærant. . . escam sibi* (3). Mais, Seigneur, avant qu'ils se soient rassasiés de carnage, vous faites lever de nouveau votre soleil; vous faites briller autour d'eux la lumière de la religion et de la vérité qu'ils croyaient éteinte; effrayés de revoir le jour, ils fuient et se replongent en frémissant dans leurs cavernes: *Ortus est sol. . . et in cubilibus suis collocabuntur* (4). L'humanité rentre alors dans ses droits; l'homme de bien reparait avec confiance; l'ordre renaît, et toutes choses reprennent leur cours: *Exibit homo ad opus suum, et ad operationem suam, usque ad vesperum* (5).

Avant d'aller plus loin, il faut que je réponde à une difficulté. Quelqu'un ne dira-t-il pas: Si l'incrédulité a donné lieu à des excès et à des crimes, la religion n'est pas exempte du même reproche; et l'on connaît plus d'un acte de violence, plus d'un massacre même imputé à cette dernière: toutes choses sont donc égales sur ce point entre l'une et l'autre? S'il n'y eut jamais d'objection plus rebattue que celle-là, il n'y en eut jamais aussi de plus facile à ré-

- (1) Ps. ciii, 20.  
 (2) Ps. ciii, 20.  
 (3) Ps. ciii, 21.  
 (4) Ps. ciii, 22.  
 (5) Ps. ciii, 23.